

## Les migrations et leurs saisons

**La migration est une question qui fait couler beaucoup d'encre, non seulement dans la culture africaine mais partout dans le monde. A l'occasion de la Rentrée littéraire, un panel de deux heures a été consacré à la recherche de l'eldorado.**



Partir ou pas ? Telle est l'éternelle question que se posent les Africains qui veulent rejoindre l'Occident. Ce mercredi 11 mai 2022, le restaurant La Gare, dont le promoteur Birama Konaré a pour habitude d'organiser un « Train littéraire », a accueilli un café littéraire « Saisons de migrations, saisons du racisme ». Pour s'entretenir avec un public d'étudiants venu assister à l'évènement, des auteurs au rang desquels : Aïcha Yatabary « Le banquet des cantatrices », Kadiatou Ba « Les expériences d'une première sortie », Khalil Diallo « L'odyssée des oubliés » et Laurent Vidal « Si belle en son miroir ».

Khalil Diallo qui en est à son second roman loue le courage des migrants africains. Pour lui, ses textes ne sont pas que teintés d'ombre. Il tente de se rapprocher de la réalité que vivent les candidats au départ. « Il y avait une envie de faire ressortir un portrait de ce qui se rapproche de la réalité. Sur ce qui se passe en Afrique subsaharienne. Montrer aussi quels sont les rapports politiques à l'origine de la migration », explique-t-il.

Abondant dans ce sens, le livre de Kadiatou Ba, lui, traite de la migration scolaire. C'est l'histoire de Bocar Sy qui part en France juste après le baccalauréat pour des études supérieures. Il a pour ambition de retourner travailler au Mali juste après son master II. Dans son parcours, il s'engage pour les droits des femmes. « Ce roman aborde la condition des femmes, c'est un homme qui plaide pour les femmes, un héros plutôt qu'une héroïne », justifie-t-elle le choix de son personnage principal. Quant à la migration, elle l'aborde dans son œuvre sous le spectre du dilemme. Repartir en Afrique dans la misère ou rester en France ? Le héros, lui, tranche pour la première option car, « lorsqu'on quitte son pays pour aller apprendre, il faut rentrer pour le servir », conclut l'auteur.

Sur l'estrade, se trouvait un anthropologue, Directeur de recherche à l'Institut de recherche pour le développement et

représentant de l'IRD au Mali, Laurent Vidal, venu faire part d'une réflexion actualisée de son domaine de recherche. Pour lui, l'anthropologie est un domaine qui essaie de comprendre les questions que tout le monde se pose. « La devise de l'anthropologie est " Unité de l'Homme, unité des diversités, diversité des cultures". C'est un regard sur la façon dont la société fonctionne. Écrire un livre au lieu d'un article permet de s'étendre plus dans la réflexion ». Pour lui, le lien entre la migration et son domaine de recherche, c'est que l'anthropologue tente de trouver une justification aux sujets qui alimentent les discussions au sein de la communauté. L'anthropologie peut servir d'outil pour mieux comprendre, entre autres, les migrations.

La dernière communication de ce café littéraire, portait sur le rôle de la femme dans son foyer. Avec ses trois nouvelles traitant de la condition de la femme au Mali, Aïcha Yatabary oppose deux visions du féminisme. D'un côté, une femme qui se construit toute seule en entraînant son compagnon sur le chemin de la fortune et, de l'autre, une matérialiste qui ne rêve que d'épouser un "bon parti". Deux facettes de la vie malienne qui se confrontent. Pour l'écrivaine, ce sont des parcours initiatiques pour ces femmes qui découvrent en elles une force qui les aide à se sortir des situations les plus cocasses de la vie conjugale, pour la réalisation de soi. Une migration intérieure. « Dans le livre, j'aborde des sujets universels, c'est un féminisme équilibré », analyse-t-elle.

Pour clore ce moment de rencontre portant sur les migrations, Khalil Diallo a tenu à rappeler qu'elles ne sont pas que d'ordre politique, mais qu'elles sont aussi nées de frustrations.

Alors, plutôt que rêver d'eldorado, pourquoi ne pas créer les conditions pour qu'il fasse bon vivre chez soi ?

**Salimata Koné**

## La jeunesse et le poids de la société



**Dans la continuité des activités de la 14ème édition de la Rentrée Littéraire, un café littéraire s'est tenu ce mercredi 11 mai 2022 dans l'amphithéâtre 500 places de l'Université des Lettres et des Sciences Humaines de Kabala, sur le thème : « être jeune aujourd'hui : un monde trop étroit pour leurs ailes ». Entre autres débats, celui autour du livre « Kipiala » de Bill Kouélany.**

Le conflit entre les générations est un sujet universel et intemporel, traité sous différents angles depuis le 19ème siècle où une lutte farouche était menée dans des grandes villes européennes par les jeunes pour déroger aux règles établies. C'est ainsi que la Bohème, un mouvement littéraire et artistique, a vu le jour pour contester la domination de la bourgeoisie. Il s'agissait de rompre avec les normes établies par la société ancienne pour enfin penser et vivre de manière autonome. Le mouvement a changé de nom au fil du temps.

Avec l'avènement de la démocratie, beaucoup de libertés ont été acquises comme celles de voter, de s'émouvoir en public et de jouir de son corps. Pour autant, des groupes sociaux, notamment les jeunes, au fil du temps, se sont vu piéger. Que ce soit dans les prises de décisions ou les postes nominatifs, ils étaient minimisés. Une quête de repères a donc commencé. D'où l'expression « avoir recours ou faire retour à

la tradition » et à nos valeurs anciennes.

Cette marginalisation de la jeunesse est souvent linguistique et comportementale. En bamanankan, par exemple, la jeunesse est appelée « sini sigi », littéralement, "ce qui est prévu pour demain", la postérité. Cela sous-entendrait qu'on lui accorde moins de crédit au présent.

C'est dans cette optique que la Rentrée Littéraire a choisi l'option « café littéraire » qui, d'ailleurs, est l'une des activités phares du plus grand évènement littéraire au Mali.

De prime abord, il a été question de définir qui est jeune et qui ne l'est pas. Selon le Professeur Mahamadi Sidibé, le modérateur du jour, est jeune, toute personne de sept à quarante-cinq ans. L'invitée du jour, Bill Kouélany, dira, elle, qu'être jeune n'est pas une question d'âge. « C'est un état d'esprit. Il y a des jeunes qui ont des mentalités au-dessus des attentes. Le jeune ne réclame pas sa liberté, il ne la

## La jeunesse et le poids de la société

« négocie pas, il l'arrache », précise-t-elle. « Les jeunes sont presque tous confrontés à l'indifférence à un moment donné. Cette période doit être pour eux très décisive. Ils doivent violer les règles s'il le faut pour se faire respecter. »

Mais les enfants doivent-ils désobéir aux parents pour obtenir leur liberté ? À cette question, l'écrivaine dira que se révolter n'est pas synonyme de manquer de respect. Et la meilleure façon de se faire respecter, « c'est se rendre utile », lance-t-elle.

Cette rupture est souvent appelée le postmodernisme. Il faut briser les règles, en donnant l'opportunité à chacun d'exprimer ses sentiments sans censure ni menace. Voyager pour connaître l'autre. Éviter toute idée d'exclusion. Oui, nous devons parfois voyager. Mais pour partir où ?

Le péché de la nouvelle génération est, selon Hajar Bali, écrivaine algérienne qui participait aussi au café littéraire, d'attendre trop de l'autorité politique. Elle propose une prise d'engagement personnel et indépendant de la part des jeunes, ce qui passe par l'entrepreneuriat et la confiance en soi.

Quant au Docteur Affou Dembélé, chef du DER Lettres de l'Université de Kabala, il n'est plus question pour la nouvelle génération de faire un retour vers le passé. Ils doivent foncer, les jeunes ! « Ce dont a besoin l'Afrique, c'est de revalorisation, réadaptation, pas plus », affirme l'universitaire.

Selon elle, au nom d'aucune lutte panafricaniste, le repli sur soi serait une solution. Il faut au contraire s'ouvrir au monde, aller vers l'autre tout en lui montrant qui tu es. Elle fait allusion à la langue française considérée par beaucoup de jeunes comme un instrument colonisateur. « Il faut que les jeunes comprennent que le français est un outil de travail tout comme les ordinateurs. La langue française n'appartient plus aux seuls Français. C'est un bien commun », insiste-t-elle.

La jeunesse devrait donc s'en saisir comme un vecteur de communication pour rompre les amarres avec une société qui peut parfois effectivement peser, et construire son propre avenir. En écho aux toiles déchirées puis recousues de Bill Kouélany ? Comme une liberté nouvelle pour déployer ses ailes.

Chaka Kéita.

## Le prix Yambo Ouologuem, un plus geste symbolique que prestigieux

**La mémoire de Yambo Ouologuem a été réhabilitée par l'État malien, hier mardi au cours du lancement officiel de la Rentrée Littéraire 2022. L'annonce d'un prix Yambo Ouologuem d'une valeur de deux millions F CFA a été faite par le Ministre de l'artisanat, de la culture, de l'industrie hôtelière et du tourisme.**

Enfin béni, le maudit de la littérature francophone d'Afrique. Lui qui aura été le premier Africain à décrocher le prix ton Renaudot, aura également été le plus déchu de la sphère littéraire. Livre jugé trop bien écrit pour un homme de couleur. Roman classé d'avant-gardiste, car des années plus tard, une discipline verra le jour qu'on nomme hypocritement, l'intertextualité, qui va, par les écoles être le nouveau roman, le postmodernisme, la subversion du roman. Alors comme dirait la première romancière malienne, Aïcha Fofana, on a tort d'avoir raison trop tôt. Et Yambo l'a été.



Le malhonnête intellectuel dans années soixante est désormais reconnu dignement par les siens qui l'avaient d'ailleurs abandonné en premier lieu. Un prix d'une valeur de deux millions est-il suffisant pour la réhabilitation de la mémoire de l'homme ? « Non. C'est insuffisant, même si l'idée est à saluer. Nous voulons une université en son nom ». C'est en tout cas ce que clame un gros-bonnet de la littérature malienne. Une thèse qui avait longtemps été soutenue par le romancier togolais, Sami Tchak, qui, dans un langage virulent avait dit que le Mali ne méritait pas Yambo Ouologuem, il y a quelques ans.

Ce sera-t-il un vain mot ? Les organisateurs de la Rentrée

veulent croire à tout sauf à ce scénario. Ils invitent le gouvernement à habiller l'éléphant. Bien-sûr, ce n'est pas de la mer à boire. Mais il arrive parfois qu'on ait la souplesse d'exprimer les petites choses et avoir des difficultés pour les petits gestes. Même le grand maître qui avait dit niet au livre sur son sol a finalement lâché l'affaire en 2004. C'est bien de noter que ce prix existe depuis le début de la Rentrée Littéraire du Mali, c'est l'État malien qui veut désormais prendre en charge la valeur du prix.

De ras de bibliothèque au ras de mosquée, la vie de l'homme est juste romanesque et là, La plus secrète

mémoire des hommes a su d'avance.

Né en 1940 à Badiangara et décédé en 2017 à Sévaré au Mali, Yambo Ouologuem publie en 1968 *Le Devoir de violence*, un roman. Un livre qui lui a valu le prix Renaudot la même année. En 1960, il publie *Lettre à la France nègre*. Ensuite, en 1969 une encyclopédie pornographique, mis en vente sous le pseudonyme d'Utto Rodolph, *Les Mille et Une Bibles du sexe*, un récit qui narre les aventures sexuelles de quatre Français en France et en Afrique.

Chaka Kéita.

PORTRAIT

## Ibrahima Aya, une vie dédiée aux livres

**Depuis quatorze ans, Ibrahima Aya est au four et au moulin pour faire de son pays, le Mali, territoire de brassage et de grands auteurs, une terre d'accueil de la littérature. La Rentrée littéraire du Mali, rendez-vous annuel, lui permet, pour quelques jours, de réaliser son rêve.**

Né en 1967 à Goundam dans la région de Tombouctou, il part étudier l'agronomie en Moldavie après son Bac. Une fois Ingénieur agronome, il intervient pour l'organisation non gouvernementale Aide au développement au Mali tout en cultivant sa passion, l'écriture. Il publie son premier roman en 2001, « Le Vieux Pagne », puis enchaîne l'année suivante avec « Riche ou pauvre pour un mois », puis l'année d'après avec « Les Larmes de Djoliba ». Un autre livre suivra en 2011, « Rires et pleurs des orphelins ». Il ira même jusqu'à fonder les Éditions Tombouctou.

Dès 2002, il publie une nouvelle mensuelle dans le quotidien national "L'Essor". Son amour de la littérature le conduit à participer à des rencontres littéraires. Ses armes, il les forge auprès de grands noms tels que Moussa Konaté, directeur malien du Festival "Étonnants voyageurs". En 2008, il décide, avec l'écrivaine et réalisatrice Aïda Mady Diallo, de remettre des prix aux auteurs qui ont publié au cours de l'année. Face au succès, ils élargissent l'initiative et en font un concept. La "Rentrée littéraire du Mali" est née. Sous forme d'un festival d'une semaine, elle accueille des écrivains et des fervents de littérature, maliens et venus du monde entier. Pour Aya, c'est toujours un honneur et un plaisir de recevoir ces illustres invités qui acceptent de participer à la grande fête du livre, non seulement à Bamako mais aussi à Sikasso, Djenné et Tombouctou, qui lui doit un recueil de poèmes « Voix hautes pour Tombouctou. Pour lui et son équipe, il est primordial de faire perdurer ce précieux cadre d'échanges qui s'est créé il y a déjà quatorze ans.

« C'est important pour nous de préserver cet espace qui permet aux Maliens de recevoir chez eux les cinq continents pour dialoguer, partager et aussi débattre. Je voudrais les remercier, mais naturellement aussi ceux que nous accueillons, qui ont dû faire parfois des milliers de kilomètres pour arriver ici », confie Aya lors de son discours d'ouverture de la Rentrée littéraire 2022.

### Son bébé

L'évènement, Ibrahima Aya et le comité international d'organisation de la Rentrée littéraire y travaillent depuis une année entière. En effet, dès la clôture de l'édition passée, ils ont commencé à travailler sur le thème de cette année : « Territoires et imaginaires », un titre en phase avec l'air du temps et les défis auxquels l'Afrique et le monde doivent faire face. Selon le président de la Rentrée littéraire, le thème se justifie par le fait que « pour mieux se parler, se comprendre, nous devons nous parler horizontalement. Pour que chacun puisse raconter son monde ». Le monde



de Ibrahima Aya, lui, tourne surtout autour de l'organisation. Il faut que tout soit parfait pour recevoir les auteurs et les participants, et coordonner les différentes actions sur le terrain. Et pourtant, cette 14ème édition a bien failli ne pas avoir lieu, compte tenu de la situation d'insécurité de notre pays. Mais grâce à la détermination d'Aya qui lutte sur tous les fronts, à son obstination, la Rentrée littéraire se tient en ce mois de mai, trois mois après la date initialement prévue. Pour son ami et collaborateur depuis ses débuts, Sékou Fofana, Ibrahima est un forçat du travail. Il est pragmatique, aime ce qu'il fait et est très attaché à son « bébé ». « c'est quelqu'un qui est convaincu de la nécessité de faire du livre et de la lecture un outil de promotion, un outil d'éveil des consciences. Cela fait de lui une personne attachante. Si on enlevait Aya de la Rentrée littéraire, peut-être qu'elle n'existerait pas aujourd'hui », affirme-t-il, admiratif de son ami. En devenant un acteur culturel de premier plan, Ibrahima Aya écrit son histoire et la raconte à travers celle du Mali. Car la rencontre des territoires et des imaginaires conduit à un brassage culturel et identitaire pour que l'Afrique se raconte à elle-même et au monde.

Salimata Koné